

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE PAR DECRET DU 9 AOUT 1937

des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON
RÉUNIES

et de leurs GROUPES REGIONAUX : ROANNE, VALENCE, etc

Siège Social et Secrétariat Général : 33, rue Bossuet, Lyon (6^{me})Trésorier : M. P. OMISOS, 9, cours du Docteur-Long, Lyon (3^e)

| | | | |
|----------------------------|---------------------------|-----------|----------------------|
| ABONNEMENT ANNUEL : | France et Union | 9 N.F. | — C.C.P. Lyon 101-98 |
| | Etranger | 10 N.F. | |
| | Scolaires | 4,50 N.F. | |

DOMAINE D : HAUTES MONTAGNES DE L'EUROPE (I D).

Secteur 1 : *Oro-pyrénéen* (I D₁).

- Sous-secteur a : Catalan (I D_{1a}) ;
- b : Central (I D_{1b}) ;
- c : Béarnais (I D_{1c}).

Secteur 2 : *Oro-alpien* (I D₂).

- Sous-secteur a : Alpes humides externes (I D_{2a}) ;
- b : Alpes sèches externes (I D_{2b}) ;
- c : Alpes internes (I D_{2c}) ;
- d : Hautes-Montagnes de la Corse (I D_{2d}).

DOMAINE M/I : CÔTES EUROPÉO-NORD-ATLANTIQUE (vases salées) et SALINS DE LORRAINE (I M/I α).

REGION II : MEDITERRANEENNE (zone de l'olivier).

DOMAINE B : IBÉRO-FRANCO-ITALIEN (II B).

Secteur 1 : *Français occidental* (II B₁).

- Sous-secteur a : Roussillonnais (II B_{1a}) ;
- b : Narbonnais (II B_{1b}).

Secteur 2 : *Français central* (II B₂).

- District α : Nimois (II B₂ α) ;
- District β : Avignonnais (II B₂ β).

Secteur 3 : *Français oriental*.

- District α : Maure-Estérel (II B₃ α) ;
- District β : Argens (II B₃ β).

Secteur 4 : *Ligurien* (II B₄).

- Sous-secteur a : Préligurien (II B_{4a}) (env. de Cannes).

Secteur 5 : *Tyrrhénien* (II B).

- Sous-secteur a : Corse euméditerranéenne (II B₅ a) ;
- b : Corse oroméditerranéenne (II B₅ b).

DOMAINE M/II : CÔTES MÉDITERRANÉENNES.

District α : Méditerranéo-occidental ((M/II α).

Présenté à la Section mycologique en sa séance du 19 février 1962.

LA SYMBOLIQUE DES FLEURS

par L. BERNER (Marseille).

On trouvera sans doute inattendu qu'un botaniste envisage certains végétaux du point de vue de leur interprétation symbolique. Cependant dans tous les lieux et en tous temps les plantes ont servi à désigner conventionnellement quelque objet ou quelque sentiment, ou encore à évoquer des pensées parfois sans relation avec leur aspect. Ces représentations fictives sont intimement mêlées à la vie humaine, aux légendes (GUBERNATIS, 1878/82), aux mythes, voire aux traditions et coutumes, de sorte que tout le monde pratique la « symbolique des fleurs » ...sans s'en rendre compte ¹.

L'origine de cette notion, le plus souvent, se perd dans la nuit des temps, et les symboles anciennement admis sont parfois défigurés, substitués à d'autres, à tel point que les raisons de leur sens nous échappent

1. Dans « Les noms patois de plantes » de M. COQUILLAT (Bull. Soc. Linn. Lyon, 31-1962) il y a maintes allusions.

actuellement et même qu'il devient parfois difficile de reconnaître les plantes en cause (MOLIN, 1856). Nous nous sommes penché sur ces questions, estimant qu'elles rejoignent la botanique amusante qui repose d'études plus scientifiques.

Nous écartons d'abord le « langage des fleurs » qui sert, pour certains, à exprimer des sentiments qui demeurent hors de notre propos. Ensuite, il n'y a pas lieu de s'arrêter aux superstitions florales qui restent vivaces malgré notre époque d'instruction générale assez répandue, et après avoir connu des hauts et des bas dans la sorcellerie moyenâgeuse. C'est au poids de l'or que des personnes crédules acquièrent encore de nos jours la racine de *Mandragora officinarum* qui possède des propriétés narcotiques, mais qui doit sa réputation à la ressemblance de ses racines (très approximative d'ailleurs), avec un corps humain difforme. On racontait qu'engendrée par le sang et les restes des suppliciés, elle permettait d'évoquer les esprits avec succès². Les mêmes personnes se laissent prendre, parfois, par des noms suggestifs tels que *Asa foetida* (excrément du Diable) qui désigne une gomme-résine fétide, d'un brun-rougeâtre, provenant d'une Férulacée d'origine persane ou indienne utilisée comme médicament. Il en va de même pour le « Sang-Dragon » qui ne provient évidemment pas d'un démon mais est le suc rouge du Dragonnier des Canaries, ou des fruits chauffés de certains palmiers. Cette résine solide est couramment employée dans l'industrie des vernis ou des dentifrices. Il ne faut cependant pas trop sourire de croyances qui s'apparentent quelque peu à notre coutume d'offrir, le premier mai, un brin de muguet porte-bonheur.

Nous ferons aussi abstraction des *fleurs emblématiques* (Aconit : symbole du crime, Cyprès : symbole de deuil, Violette : symbole de modestie, etc.) dont bien des auteurs ont donné l'énumération (RAMBOSSON, 1881, et autres), et qui diffèrent des *fleurs-signes*, lesquelles ont été utilisées comme marque distinctives. Ainsi au cours de la Guerre des deux Roses, au XV^e siècle, en Angleterre, la rose blanche de la famille d'York s'opposa à la rose rouge de la famille de Lancaster. De nos jours, les signes de ralliement ne manquent pas. L'œillet rouge est arboré, en Europe Centrale, par les membres de l'Internationale Ouvrière, au cours de réunions et de manifestations. Mieux encore : sur les timbres-poste de Grande-Bretagne, du Canada, de la France, s'affichent ces symboles fleuris au même titre que ceux de la science héraldique. L'emblème de la Lorraine, un Chardon avec la devise « Qui s'y frotte s'y pique » est un exemple bien connu, entre autres. Quand au Lys stylisé, insigne de la Royauté, la France devenant ainsi le Royaume des Lys, sa figuration dans les armes des rois a soulevé des discussions interprétatives. Il paraît bien que cet emblème n'ait rien à voir avec la fleur du Lis botanique ? L'usage des fleurs-signes a quelque analogie avec les « totems » distinctifs des clans d'autrefois, unissant en une sorte de parenté de peuplement les habitants d'un même pays.

Les figures symboliques des monnaies et médailles ont une signification plus spéciale. La feuille d'Olivier, emblème de la paix, de Chêne, emblème de la force, l'épi de Blé, emblème du fruit du travail (et qui a comme correspondant le Maïs chez les Incas) sont utilisés très souvent. Mais les pièces de monnaie glissent trop rapidement entre les mains du

2. Dr BOUQUET : Mandragore, plante démoniaque. Paris, 1936.

public qui se préoccupe plus de la valeur que de l'ornementation de la frappe.

Certaines expressions figuratives sont cependant entrées dans le patrimoine linguistique. Ainsi le Laurier, consacré à Apollon, servait aux Anciens à tresser des couronnes aux grands hommes. D'où le mot *lauréat* et *baccalauréat*, en bas-latin du Moyen-Age *bacca lauri* (baie de Laurier), et finalement *bachelier*. Cependant, cette interprétation n'est pas admise par tous par suite de la corruption en *baccalarius* qui rendrait imaginaire la référence à *bacca lauri*. Quoi qu'il en soit, nous ne prendrons pas part à cette controverse linguistique.

Au XVII^e siècle le Père Jésuite FERRARI crut reconnaître dans la fleur de *Passiflora incarnata* L., de Virginie, les divers instruments de la Passion du Christ. Les trois pistils élargis représentent les trois clous de la Croix ; les cinq étamines, les cinq plaies ; la corolle étoilée, la couronne d'épines ; les cordes sont représentées par les vrilles de la tige, et quelque part apparaît le marteau. Ainsi la Grenadille (nom vulgaire de la Plante), reçut le nom de fleur de la Passion qui lui est resté.

Le Medicago echinus Dec. d'Orient fut autrefois cultivé sur les fenêtres en Thuringe, par les chrétiens qui l'appréciaient pour des raisons semblables. Ses feuilles possèdent chacune un triangle rouge le long de la nervure médiane, représentant les trois plaies du Christ, et la gousse épineuse, la couronne d'épines, d'où le nom : Trèfle du Christ.

La pratique d'orner la maison, à Noël et au Jour de l'An, avec le Gui et le Houx est un vestige d'une solennité particulière à l'Ancienne Gaule. Au début de l'année les Druides cueillaient en grande pompe le Gui du Chêne, le plus vénéré, pour le distribuer selon certains rites, comme une plante qui guérissait tous les maux. WARNKE (1878) fait état d'autres végétaux qui jouaient un rôle dans les coutumes de divers peuples, et ne sont pas tout à fait oubliées.

Le grand LINNÉ fut lui-même de la partie. En Suède, pays si riche en forêts, les maisons étaient construites autrefois en bois équarris. Pour rendre étanches les interstices des poutres, on se servait d'une mousse très commune et très abondante dans les ruisseaux et les rivières du pays. La croyance s'établit que cette mousse, d'origine aquatique, protégeait les boiseries des incendies, toujours trop à craindre dans les maisons possédant seulement un foyer ouvert, selon les usages de l'époque. LINNÉ nomma la mousse en question : *Fontinalis antipyretica*. Ainsi la légende a été consacrée par une dénomination scientifique, mais fictive, puisque la mousse, surtout sèche, ne peut préserver du feu, bien au contraire.

Une coutume symbolique assez obscure est sans conteste la parure de la jeune mariée. Pourquoi, en certaines régions de France et d'Italie, porte-t-elle, le jour de ses noces, une couronne de fleurs d'oranger ? Partout ailleurs c'est la fleur de Myrte qui fournit un tel ornement. Azz Eddin ELMOCADDECI (in GARCIN de TASSY, 1876) parle du Myrte comme le « prince des végétaux odorants, d'origine noble ». Dans l'ancienne Rome la plante fut dédiée à Vénus, déesse de la beauté et de la jeunesse. Mais c'était Junon qui présidait en réalité au mariage (VIRGILE, Aen. 4-166) et c'était le Grenadier à fleurs rouges qui lui était consacré. D'où l'usage d'offrir une grenade aux jeunes mariés. Ceux-ci se paraient de roses.

Pourquoi donc donner, çà et là, à l'oranger le privilège de former le bouquet de la jeune mariée ? Sans doute en raison de la blancheur éclatante de sa fleur et de la suavité de son parfum. Cependant ces qualités se retrouvent chez d'autres plantes.

Si le Myrte est une espèce indigène en Provence, l'Oranger y est encore inconnu dans l'Antiquité. On le croit originaire de Chine et de Cochinchine. Il fut introduit en Sicile en 1002 (A. DE CANDOLLE, 1883) et sa culture se répandit ensuite en Palestine, en Italie, en Provence (Hyères). En Espagne, il est mentionnée au XIV^e siècle. Encore au début du XIX^e siècle l'orange était-elle un fruit fort cher. Offrir une paire d'oranges au Jour de l'An était, à l'époque, un cadeau somptueux et très coûteux. Les fleurs servaient à préparer l'eau de fleurs d'oranger, médicamenteusement fort apprécié. On ne voit pas comment les fleurs sont parvenues à la parure de la jeune mariée, tandis que le Myrte (*Myrtus* de VIRGILE, Egl. II, 54) fut une plante à parfum dont les baies furent employées de tout temps pour préparer des cosmétiques. Cependant, dans l'Ancienne Grèce, le Myrte fut un emblème de la gloire et couronnait les héros. La signification des fleurs, en mythologie, variait donc de telle sorte (DIERBACH, 1867).

Il reste à considérer la valeur de la couleur blanche qui, outre le parfum, fait apprécier la fleur d'oranger comme symbole de la pureté et de la douceur (RAMBOSSON, 1881). Le Lis blanc (du celtique *li* = blanc), emblème de l'innocence, de la candeur et de la pureté, fut, chez les Grecs, l'image d'une jeune fille virginale comparée à Vénus ; la blancheur éclatante fut attribuée à quelques gouttes de lait échappées du sein de Junon (RAMBOSSON, 1881). Pour décorer les autels, le Lis blanc est souvent utilisé dans les églises. Selon la Bible, le Christ, personnage historique, disait à ses adeptes contemporains : « Voyez les Lis dans les champs ». Or, en Palestine se rencontre spontanément *Lilium chalcedonicum* L. à fleurs rouge-cinabre, tandis que *Lilium candidum* L. est originaire du Liban où le Christ n'a pas vécu. D'autre part dans les Indes la couleur blanche est signe de deuil. Les morts à incinérer sur le bûcher sont habillés de blanc, ainsi que les parents qui portent le deuil, alors que les autres personnages mettent des vêtements de toutes couleurs, ce qui apparaît aussi dans les manières folkloriques de se vêtir, selon les époques et selon les pays. Le blanc est très peu porté par les jeunes. L'histoire rapporte que lors de l'assassinat de Hiran, maître-d'œuvre d'airain, au moment de la construction du temple de Salomon, le roi des Israélites ordonna à tous ses compagnons de prendre des « tabliers de peau blanche » en signe de deuil. Un parricide monte sur l'échafaud nupieds, en chemise blanche, la tête voilée de noir. Enfin, dans l'Ancienne Rome, les vestales, vouées au célibat, étaient habillées de blanc. Les habillements du Pape, chef de l'Eglise catholique romaine, sont blancs, de même que la tunique militaire à l'ancienne cour impériale des Habsbourg d'Autriche-Hongrie ou d'autres maisons régnantes. La couleur des costumes des religieux ou religieuses varie selon les ordres.

Ainsi la couleur blanche a été utilisées de tant de manières qu'il n'est guère possible de savoir les raisons pour lesquelles la jeune mariée est toute parée de blanc, robe et bouquet, ni pourquoi son diadème est une couronne de fleurs blanches, quelquefois d'Oranger et non de Myrte. La parure florale est une expression de coquetterie de tous les

temps et de tous les pays, mais demeure souvent une énigme du point de vue symbolique.

En conclusion, nous remarquerons que le symbolisme floral reste inscrit dans nos habitudes, mais qu'il est souvent bien difficile d'en déceler les raisons profondes.

OUVRAGES CITÉS :

1883. CANDOLLE (A. DE) : Origine des Plantes cultivées, Paris, 1883.
1867. DIERBACH (J.H.) : Flore Mythologique (Trad. L. MARCHANT), Dijon, 1867.
1876. GARCIN DE TASSY : Allégories, Récits poétiques et Chants populaires traduits de l'arabe, du persan, de l'hindoustani et du turc. Paris, 1876.
1878-82. GUBERNATIS (A. DE) : La Mythologie des plantes ou les Légendes du règne végétal. Paris, 1878-82.
1856. MOLIN : Flore poétique ancienne ou étude sur les plantes les plus difficiles à reconnaître des poètes anciens, grecs et latins. Paris, 1856.
1881. RAMBOSSON (J.) : Histoires et légendes des plantes utiles et curieuses, 4^e édition, Paris, 1881.
1878. WARNKE (F.) : Pflanzen in Sitte, Sage und Geschichte, 1878.

Présenté à la Section Botanique en sa séance du 10 février 1962.

CONTRIBUTION A L'ETUDE DES SEDIMENTS QUATERNAIRES DE LA PLAINE D'AVIGNON

par J. GRANIER.

I. - Limon fluviatile holocène du « Terminus-Monclar » :

En mai 1960, au cours de travaux de terrassements effectués au lieu dit « Terminus-Monclar »¹, le creusement d'une tranchée révéla, à une profondeur de 1,80 m à 2 m de la surface du sol, l'existence d'une couche limoneuse grisâtre contenant d'assez nombreux tests de mollusques. Cette couche était observable sur une longueur de 12 m environ et sur une épaisseur de 40 à 30 cm. Elle était constituée par un limon marnosableux gris cendré clair, et surmontée de divers dépôts plus ou moins « anthropogènes », sans aucun intérêt. Le substratum n'étant pas observable, je n'ai pu déterminer la puissance exacte de cette couche. Les coquilles qui la truffaient, blanchâtres et désépidermées, paraissent avoir subi un début de fossilisation.

Lavé puis tamisé, un échantillon de 500 g de ce sédiment, prélevé en un point absolument à l'abri de toutes contaminations, m'a livré la faunule suivante :

- *Helicigona lapicida* Linné : 1 ;
- *Helicella variabilis* Draparnaud : 4 ;
- *Caeciliodes acicula* Müller : 5 ;
- *Cyclostoma elegans* Müller : 4 ;

+ de nombreuses coquilles brisées, absolument indéterminables.

Si *Caecilioides acicula*, espèce ubiquiste et fouisseuse qui a pu s'introduire postérieurement dans le sédiment, n'a aucune signification particulière, par contre la présence d'*Helicella variabilis* et de *Cyclostoma elegans* indique vraisemblablement, dans nos régions, un âge post-Würmien. En outre, *Helicigona lapicida*, mollusque des stations rocailleuses, n'a certainement jamais vécu sur les lieux de la récolte. Sa présence suscite logiquement l'idée d'un transport fluviatile.

1. Lieu-dit de la banlieue Sud d'Avignon, situé sur le côté ouest du boulevard Monclar, à environ 2,500 km au sud de l'Hôtel-de-Ville.